

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 21 (1876)
Heft: 16

Artikel: Guerre d'Orient
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-334217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 16.

Lausanne, le 19 Août 1876.

XXI^e Année.

SOMMAIRE. — **Guerre d'Orient.** — **Société militaire des officiers :** Réunion générale de délégués à Herzogenbuchsee. Section neuchâteloise. — **Nouvelles et chronique.**

ARMES SPÉCIALES. — **Éléments pour calculer la longueur des colonnes en marche.** — **Sur les exemptions militaires.** — **Recrutement pour 1877.** — **Nouvelles et chronique.**

GUERRE D'ORIENT

Depuis la fin du mois de juillet, les Turcs paraissent décidément avoir obtenu des avantages marquants sur les Serbes, tout en contenant, non sans quelques échecs assez graves mais peu décisifs, les attaques des Monténégrins. Les armées ottomanes du centre, sous Abdul-Kerim, et de la droite, sous Osman-Pacha, ont pris l'offensive, occupé les deux rives du Timok et enlevé Kniasewatz (Gurgusowatz), Negotin, Saitschar, refoulant devant eux les troupes de Tchernaiéf et de Letschanin, et descendant la Morava. Le découragement paraît grandir en Serbie et particulièrement à Belgrade, tandis qu'en Russie et en Autriche on se préparerait, croit-on, à une intervention commune, dont les bases auraient été posées à l'entrevue des empereurs d'Autro-Hongrie et de Russie, à Reichstadt, le 8 juillet, et à celle de l'empereur d'Allemagne et d'Autro-Hongrie à Salzbourg, le 20 juillet.

Il serait puéril de se dissimuler ce qu'a de grave cette situation, jointe à la présence des escadres européennes dans les eaux turques et notamment à la concentration de la grande flotte cuirassée anglaise de l'amiral Drummond dans la baie de Besica, aux portes de Constantinople. D'un moment à l'autre, de graves complications peuvent surgir.

Avant d'examiner plus en détail les événements militaires turco-serbes, qui apparaissent comme des escarmouches d'avant-garde dans la grande lutte en fermentation, nous croyons devoir, pour la meilleure orientation de nos lecteurs, compléter nos indications antérieures par quelques données plus détaillées sur le théâtre de la guerre considéré dans son ensemble, c'est-à-dire sur la Turquie d'Europe, menacée de toutes parts, au moins par l'insurrection flanquée de proches alliés.

La Turquie d'Europe, prolongée au sud par le petit royaume de Grèce et à l'ouest par la bande de terrain de la Dalmatie autrichienne, remplit la région dite Péninsule hellénique ou des Balkans, bornée au nord par l'Autro-Hongrie, par le Danube et la Russie ; à l'est par les mers Noire, de Marmara, de l'Archipel et leurs détroits ; au sud par la Méditerranée ; à l'ouest par l'Adriatique et l'Autriche.

Cette vaste région n'est qu'une minime partie de l'immense empire ottoman, qui s'étend en Afrique et en Asie sur une surface de 93,921 milles géographiques carrés, soit sur l'espace compris entre les 13^e et 46^e degrés de longitude E. et entre les 31^e et 48^e degrés

de latitude N., espace qui embrasse, il est vrai, des provinces plus nominales que réelles, telles que les régences de Tunis et de Tripoli, le vice-royaume d'Égypte, les déserts de l'Arabie, du Kourdistan.

La population totale de l'empire ottoman est d'environ 38 millions d'âmes, dont environ 5 millions sont chrétiens, $\frac{1}{2}$ million juifs, le reste mahométan.

La Turquie d'Europe a une superficie d'environ 6500 milles géographiques carrés et une population d'environ 9 millions d'habitants, dont 4 millions de mahométans, $4\frac{3}{4}$ millions de chrétiens, de l'Église grecque en grande majorité, le reste de juifs.

Dans ces chiffres ne sont pas compris quatre principautés plus ou moins indépendantes, la Serbie, la Valachie et Moldavie, le Montenegro, ayant ensemble une superficie d'environ 3 mille milles géographiques carrés et une population de 5 millions d'âmes, dont les $\frac{4}{5}$ de chrétiens, répartis comme suit :

Serbie, capitale Belgrade, 790 milles carrés, 1200 mille âmes.

Roumanie (Valachie et Moldavie), capitale Bukarest, 2130 milles carrés, 4800 mille âmes.

Montenegro, capitale Cettigné, 80 milles carrés, 120 mille âmes.

La Turquie d'Europe proprement dite est divisée, en outre, en neuf provinces ou vilayets, à savoir ceux de :

1° Constantinople, relevant directement du ministère de la police, 900 mille âmes.

2° Roumélie, capitale Andrinople.

3° Bosnie, capitale Bosna-Seraï.

4° Danube ou Bulgarie, capitale Routschouk.

5° Prisrend, capitale du même nom, avec les villes de Nissa (Nisch), Prischtina, Skopia (Uskus), jouant un rôle marquant dans la guerre actuelle.

6° Janina, capitale du même nom.

7° Salonique, capitale du même nom, sur l'Archipel.

8° Scutari, capitale du même nom, sur l'Adriatique.

9° Iles de Crète et de la Méditerranée, capitale La Canée.

Pour ce qui concerne les subdivisions militaires de la Turquie et l'armée, ainsi que les forces serbes, nous renvoyons nos lecteurs à notre n° 14, du 8 juillet écoulé.

Nous y ajouterons néanmoins quelques notes sur les diverses races qui peuplent la Turquie d'Europe, élément important de notre étude, en ce que ces diverses races fournissent ou fourniraient les principaux foyers de guerre et d'insurrection, ainsi que sur quelques particularités militaires du terrain; notes tirées essentiellement des ouvrages remarquables de M. Elisée Reclus (*Géographie universelle*) et du colonel italien Sironi (*Saggio di Geografia strategica*), complétées par divers articles de la *Revue militaire autrichienne* de Streffleur, du *Bulletin de la Réunion des officiers*, de la *Rivista militare*, de l'*Italia militare*, du *Journal of the Royal United service Institution*, de la *Deutsche Heeres-Zeitung* et de quelques autres sources indiquées plus loin.

Les principales races qui habitent la Turquie d'Europe, outre les

Turcs, qui y campent comme en vainqueurs depuis cinq siècles, sont les Grecs, les Albanais, les Serbes, les Roumains, les Bulgares.

Les Grecs ou Hellènes, évalués à trois millions d'âmes, ont environ un million d'âmes dans le royaume de Grèce ; les deux autres millions peuplent les îles de la Turquie d'Europe (septième et huitième vilayets), la partie méridionale d'Albanie, la Thessalie entière, tous les rivages dans l'Archipel, la mer de Marmara et la mer Noire jusqu'à Varna ; enfin, les côtes méridionales de la mer de Marmara et les côtes nord-occidentales de l'Asie mineure.

On cite comme villes essentiellement grecques : Andrinople (110,000 habitants) ; Salonique (80,000) ; Serès (30,000) ; Larissa (25,000) ; Rodosto (23,000) ; Gallipoli (20,000) ; Trikala (11,000) ; Demolica (10,000) ; Verria (10,000) ; Enos (7,000).

Au premier abord, on pourrait donc supposer que la race grecque exerce en Turquie d'Europe une très grande influence et qu'elle est le plus dangereux ennemi des sultans. En fait, il paraît n'être pas resté grand'chose du rêve caressé par les Grecs au moment de la fondation d'un royaume dans la mère-patrie revenue à l'indépendance. La Grèce qui, à cette époque, se flattait de reconstituer le royaume de Byzance, a aujourd'hui une dette extérieure en souffrance depuis 1843 ; néanmoins, elle consacre la plus grosse part de son budget à l'entretien d'une armée et d'une marine. Bien que celles-ci se soient fort améliorées, ainsi que l'administration, dans ces dernières années, elles ne peuvent penser à entrer en lutte seules contre la Turquie.

Les deux millions de Grecs qui couvrent les franges des rivages turcs et forment la population dominante des villes de commerce, ne peuvent donc pas s'appuyer sur une mère-patrie puissante.

Au surplus, les Roumains et autres races chrétiennes n'ont pas oublié le régime oppressif des princes *fanariotes*, et les Slaves refuseraient à subir la domination grecque aussi énergiquement que les Grecs à admettre un gouvernement slave.

Quoiqu'il en soit, le cabotage, le mouvement maritime de l'empire ottoman sont dans les mains des Grecs et forment d'excellents marins que la Turquie ne possède pas ; il en est de même de la richesse commerciale, qui passe en entier dans les mains d'étrangers.

Mais si les Grecs ne sont pas puissants par eux-mêmes, on peut les considérer, dit le *Bulletin de la Réunion des officiers* (France), comme des agents actifs et dévoués de la Russie. Voici, en effet, en quels termes s'exprime sur cette puissance leur histoire nationale écrite pour les écoles grecques. Il s'agit de raconter les précédents de la guerre de l'indépendance : « En 1768, le sultan Mustafa III, qui régnait alors, avait déclaré la guerre à la Russie, qui est un grand empire chrétien, situé au nord de la Turquie, avec qui elle entretient des guerres continuelles. A sa tête, était une femme de génie, l'impératrice Catherine II, qui résolut de s'associer les Grecs dans ses guerres contre la Turquie. La chose était facile, car, d'un côté, les Grecs espéraient ainsi recouvrer leur liberté, et de l'autre, ils étaient depuis longtemps en frais de reconnaissance avec les Russes, qui les traitaient très bien, procuraient mille avantages à ceux d'entre eux qui allaient faire du commerce en Russie et en ad-

mettaient un grand nombre aux emplois civils et militaires. Ce qui contribuait surtout à resserrer ces liens d'amitié entre les deux nations, c'est que les Russes, comme les Grecs, sont orthodoxes. » (Paparrigopoulos. — Athènes, imprimerie de l'Espérance, 1858.)

La race *albanaise* compte environ un million 500,000 âmes. Le territoire qu'elle occupe comprend une partie de l'ancienne Illyrie et toute l'ancienne Epire. Il forme le versant occidental des Alpes helléniques, c'est-à-dire le pays le plus montagneux, le plus confus, le plus difficile de la Turquie d'Europe.

Les Albanais, désignés par les Turcs sous le nom d'*Arnaouts* (Arnautes), se donnent le nom de Chkipétaires ou Skipétars (hommes des rochers). C'est la plus belle race de l'Europe et une des plus braves. On n'a pas besoin de rappeler la gloire de leur Scander-Beg, qu'ils comparent à Alexandre-le-Grand, et tout le monde connaît, parmi les faits de la guerre de l'indépendance grecque, l'héroïsme de la tribu des Souliotes. Cette race, si énergique et en majorité musulmane depuis la soumission, fournit aux Turcs leurs meilleurs soldats. Elle est divisée d'abord en Tosques et en Guègues. Ces deux branches, qui parlent un dialecte très différent, ont marqué entre elles une limite territoriale, le fleuve ou torrent Scombi, et se haïssent autant que toutes deux, prises ensemble, détestent les Turcs.

Les Guègues habitent au nord du Scombi, les Tosques au sud, et se subdivisent encore au point de vue de la religion. Une partie des Guègues a conservé la religion catholique ; ils reçoivent leurs prêtres de l'Autriche. Une partie des Tosques est catholique grecque. C'est une autre source de division dont les Turcs ne manquent jamais de profiter et qu'ils entretiennent de leur mieux. Cependant les Albanais catholiques seraient tout disposés à subir l'action de l'Autriche, tandis que les Albanais grecs, dont le nombre augmente chaque jour en Epire, se prêteraient volontiers à un agrandissement du royaume de Grèce.

Quant aux Albanais musulmans, ils ont, ceux du nord, tout au moins (les Guègues), et en dépit de leur origine dorienne ou pélasgienne, pris les mœurs des Slaves pendant l'époque de refoulement accompli par les Serbes sur les populations de l'empire de Byzance. Toute cette population, les musulmans comme les chrétiens, est éloignée de la polygamie, et le principal caractère des mœurs est la solidité des liens de famille. Comme chez les Slaves, la famille est patriarcale ; le père, jusqu'à l'âge le plus avancé, conserve le gouvernement absolu de la communauté. Bien entendu, et toujours comme chez les Slaves, on n'a pas imaginé de faire de la femme l'égal de l'homme. L'homme, dans la maison, est le maître et on le désigne par ce nom, comme on le faisait encore naguère dans nos campagnes, sans que, pour cela, la femme soit esclave. Chez les Albanais, contrairement à ce qui se passe chez les Serbes, la jeune fille jouit d'une moindre liberté ; la famille lui choisit un mari et elle l'accepte. Cependant le mari lui fait les honneurs d'un simulacre d'enlèvement et, suivant ses moyens, comble sa famille de présents. Inutile de dire

que les auteurs de race latine qui décrivent ces mœurs ne manquent point de s'en indigner. Pour M. Elisée Reclus, en particulier, ces femmes magnifiques, qui demeurent fécondes jusqu'à un âge avancé, qui sont, dans le ménage, la « navette toujours active, » et que le mari entoure d'un respect scrupuleux, ne sont que des « bêtes de somme abruties par le travail. » Il y a loin, en effet, de ces matrones robustes et énergiques à nos femmes d'occident parées de toutes les élégances et investies de tous les privilèges que nos mœurs leur ont faits. Mais ce n'est pas du flanc de ces dernières que pourraient sortir, dit le *Bulletin*, des clans guerriers comme les Mirdites, les Souliotes, les Acrocérauniens, capables de repousser cent invasions et de demeurer libres dans leurs montagnes, envers et contre tous !

En attendant que les Albanais aient subi ces bienfaits de la civilisation, les mœurs qu'ils tiennent de leurs aïeux les rattachent au mouvement slave.

C'est encore dans l'Albanie méridionale et l'Épire, particulièrement sur les deux versants du Pinde, autour du lac de Janina, que vivent les Zinzares, au nombre approximatif de deux cent mille.

Ce nom de Zinzares, sous lequel les Slaves désignent d'une manière générale les Roumains, s'applique ici à un groupe séparé de ses frères du nord du Danube. Cette colonie de Macédo-Valaques tend de plus en plus à devenir grecque. Les Zinzares sont pour la Turquie ce que sont pour nous les maçons à émigration périodique du Piémont. Parmi eux, un grand nombre s'élève au maniement des affaires et on rencontre leurs comptoirs dans la plupart des villes de l'Orient et jusqu'à Vienne.

Les villes principales de l'Albanie sont :

Prisrend, 46,000 hab. ; Skodra, 35,000 hab. ; Janina, 25,000 hab. ; Djakovo, 25,000 hab. ; Ipek, 20,000 hab. ; Elbassan, 12,000 hab. ; Pristina, 11,000 hab. ; Berat, 11,000 hab. ; Tirano, 10,000 hab. ; Goritza, 10,000 hab. ; Argyro-Castro, 8,000 hab. ; Preveso, 7,000 habitants.

Les *Serbes* occupent cinq contrées, à savoir : La Serbie, la Croatie turque, l'Herzégovine et le Monténégro. Ce territoire forme un triangle dont le sommet pénètre profondément par le nord-ouest dans les possessions de l'empire d'Autriche. Ce n'est pour cette puissance autre chose qu'une enclave, et une enclave très gênante, particulièrement au point de vue du développement de la Hongrie, dont elle coupe les communications directes avec la mer Adriatique. Cette remarque faite, si l'on tire une ligne de l'embouchure du Cattaro au haut plateau de Mœsie, et si l'on suit de là le Veliki Balkan jusqu'à sa rencontre sur le Danube avec les Karpathes, on voit que cette base du triangle donnerait à l'Autriche des frontières orientales nettes et inexpugnables. Or, la Hongrie a, pendant des siècles, possédé ou dominé le territoire, aujourd'hui enfoncé comme un coin entre la Dalmatie, la Croatie et la Slavonie ¹.

¹ L'Herzégovine, en particulier, doit son nom au mot allemand *herzog*, qui signifie duc ; elle a, en effet, longtemps constitué un duché relevant de l'empire d'Allemagne.

De plus, l'incessant remous de populations causé par les guerres entre les Turcs et l'empire d'Allemagne, a fait que les Serbes ont peuplé la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie et une partie de la Hongrie méridionale.

Une partie très importante de la race serbe est donc déjà rangée sous le sceptre de l'Autriche.

La Hongrie n'a nullement oublié ses anciens droits de suzeraineté, droits tout aussi bien établis que maints autres récemment ressuscités ; et il est telles circonstances trop délicates pour être indiquées ici où les Hongrois pourraient être appelés et même poussés à rompre le lien qui les attache aux provinces allemandes, pour former la tête d'une confédération puissante dont nous venons de donner une partie des limites. Il se peut aussi que la politique de l'empire allemand préfère laisser la Russie se jeter dans des embarras méridionaux. En tous cas la carte ethnographique nous montre l'Autriche et la Russie toutes deux aux prises avec des intérêts vitaux sur le Danube, et elle explique très bien la nature de ces intérêts.

La race serbe qui comprend en tout, suivant certains auteurs, 40 millions d'âmes, suivant d'autres, 6 millions, dont 4,775,000 dans les provinces turques, parle l'une des branches de la langue slave ou slavone. Le slavon est une langue indo-européenne et présente une analogie frappante avec le sanscrit : déclinaison sans article, conjugaison sans pronom, terminaison par des voyelles, de la plupart des mots. La langue serbe présente deux dialectes principaux : le premier est en usage dans la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie et la Croatie ; le second est employé dans le comtat de Sirmie, dans l'Esclavonie, le Banat et la Serbie.

Le monténégrin est un slavon mêlé d'intonations et d'expressions étrangères.

Les Serbes sont comme les Albanais des hommes grands, vigoureux et braves. Ils vivent en communautés et ont un goût prononcé pour la vie pastorale et agricole, qui leur assure de fortes mœurs. Malheureusement pour leur rêve de reconstitution d'un empire serbe, ils n'ont pas la même religion. Tandis que dans la Serbie proprement dite l'aristocratie, au moment de la conquête, refusa de se convertir à l'islamisme et partagea la servitude de ses paysans, ce qui eut pour effet de maintenir la cohésion dans la population vaincue, les propriétaires bosniaques embrassèrent l'islamisme afin de conserver leurs biens, et ils ont été jusqu'ici le principal obstacle à l'indépendance des Serbes. Les Bosniaques, comme les Albanais, sont en outre divisés en catholiques romains et catholiques grecs très hostiles les uns aux autres.

On ne s'étonnera donc pas que la Serbie ait la première recouvré l'indépendance. Toutefois elle n'est pas satisfaite des frontières qui lui ont été données. Cette principauté comprise entre le Timok à l'est, la Drina à l'ouest, c'est-à-dire entre le Veliki-Balkan à l'est et les Alpes bosniaques à l'ouest, devrait géographiquement et historiquement posséder tout le triangle compris entre ces deux massifs montagneux, et par conséquent s'étendre jusques et y compris le plateau de Kossovo ou de haute Mœsie, en absorbant le Kandjak ou pachalik

de Novi-Bazar. La Serbie serait alors maîtresse des sources des deux Morawa et de l'Ibar, c'est-à-dire des vallées qui conduisent au cœur même de son territoire. En même temps elle confinerait au Montenegro et à l'Albanie qui lui tendraient la main, et par là, la Bosnie, la Croatie turque et l'Herzégovine deviendraient un îlot séparé de la Turquie. L'empire serbe serait alors, on le conçoit, en bonne voie de reconstitution, et tel est l'objet de la guerre actuelle.

La nationalité des Serbes est relativement très jeune, et l'histoire en est connue par le dernier des pâtres jusque dans ses détails. Cet enseignement est le fait des bardes ou poètes nationaux qui en ont fixé les traits dans les *pesmas* ou chants nationaux.

Les tributs serbes furent appelées en Illyrie et en Thrace par l'empereur Héraclius qui les lança sur les Avars, l'une des hordes acharnées contre l'empire romain. Maîtres du territoire, les Serbes le partagèrent entre les différentes tribus, et chaque district fut gouverné par un *zoupan* ou *joupan*. Placés ainsi sous la suzeraineté de l'empire, ils se convertirent au christianisme sous l'empereur Basile I^{er} le Macédonien. Bientôt les rivalités sanglantes entre joupans firent sentir aux Serbes le besoin de l'unité, et en 1165 ils prirent pour roi (Krâl) Étienne I^{er} (Stephan) Nemanja, d'où la dynastie des Nemanitch. Les sept premiers successeurs d'Étienne I^{er} avaient tellement étendu le royaume par la conquête, que l'on trouve au commencement du xiv^e siècle, Étienne VIII Douchan « empereur de Roumélie et tzar de la Macédoine. » Tandis qu'Étienne I^{er} est le Saint-Louis des Serbes, Douchan est leur Charlemagne, et la période la plus glorieuse de son règne (1336-1359) paraît devoir vivre éternellement dans la mémoire des Serbes. Cet empire de Douchan, qui mourut trop jeune pour le consolider et qu'il avait d'ailleurs étendu au-delà des limites raisonnables, se divisa aussitôt après sa mort. Des compétitions ardentes s'élevèrent au sujet de la succession. Les Turcs profitèrent aussitôt de cet état de troubles, chassèrent d'abord les Serbes de la Macédoine, et les défirent ensuite en 1389 à la bataille restée légendaire de Kossovo. La nation serbe est dès lors soumise à la suzeraineté de la Porte qui lui laisse sous le nom de *Despote* le descendant du tzar Lazare tué à Kossovo. Sous les despotes, la nation serbe prise entre l'empire d'Allemagne et la Turquie traverse les épreuves les plus douloureuses et s'efface de plus en plus, jusqu'au jour de l'apparition des héros de l'indépendance Tzerni-George et Miloch-Obrenovitch.

La race roumaine compte environ 9 millions d'âmes¹. Elle occupe

¹ Population probable en 1875.

Valachie.	3,220,000
Moldavie.	1,960,000
Total	<u>5,180,000</u>

Et si on en défalque les Juifs et les Tziganes; 4,760,000 Roumains, auxquels il convient d'ajouter :

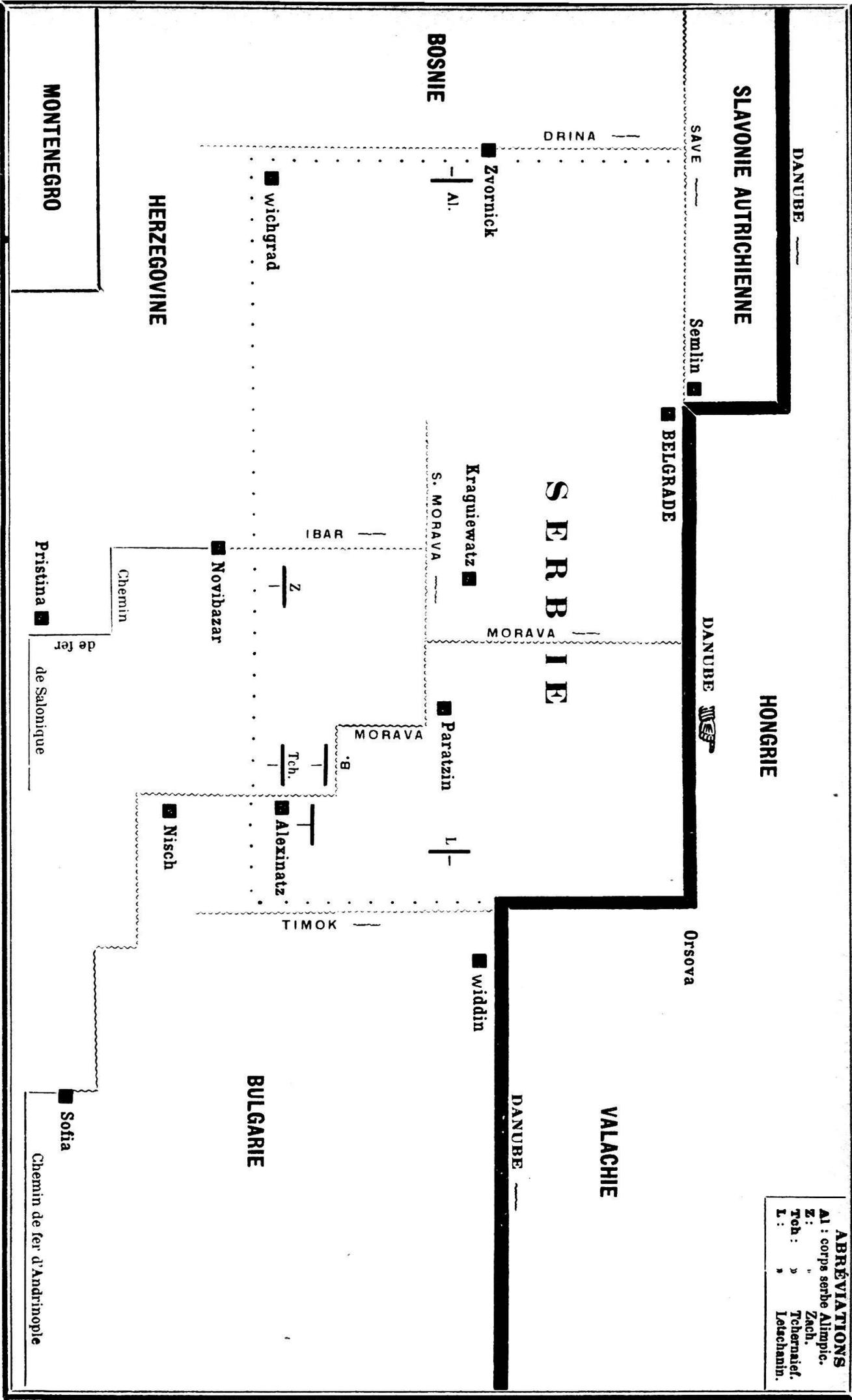
Austro-Hongrie	2,896,000	Roumains.
Bessarabie	600,000	»
Serbie	160,000	»
Turquie	275,000	»
Grèce	4,000	»
Total.	<u>8,935,000</u>	Roumains.

la Valachie et la Moldavie, ainsi que la Bessarabie, mais elle se prolonge sur une moitié de la Bukovine, et franchissant les Karpathes, que couvre la plus grande partie de la Transylvanie ainsi qu'une large zone dans le Banat et la Hongrie orientale. Le territoire occupé par son principal groupe forme ainsi, suivant le Dniester, la mer Noire, et le Danube un vaste cercle dont le centre est occupé par l'éperon oriental des Karpathes. Ici encore l'Autriche réunit sous son sceptre une grande partie de la population roumaine, et il n'est nullement extraordinaire de la voir songer à étendre cette domination de l'autre côté des Alpes transylvaines. Les obstacles ici sont plus grands qu'en ce qui concerne l'empire serbe. L'influence de la Russie est de longue date en Roumanie ; le prince régnant est un Hohenzollern ; enfin, les Roumains, à un plus haut degré que les Serbes, forment une race parfaitement distincte, très bien servie par l'unité de langue et de religion, et qui déborde sur les autres peuples. Leur patriotisme n'est pas moindre que celui des Slaves méridionaux et si ces derniers ont pour habitude de porter des toasts à l'empire de Douchan, les Roumains ont le vieux proverbe : *Romoun no pere !* « le Roumain ne périra pas. » Il est certain que peu de proverbes sont mieux justifiés par les faits, et rien n'est plus surprenant que l'existence de ce groupe latin perdu à l'orient de l'Europe et plein de vie après avoir été tant de fois submergé par l'invasion asiatique.

La principauté de Roumanie comprise entre le Danube, le Pruth et les Karpathes se compose de deux provinces, la Moldavie au nord du Sereth, la Valachie à l'ouest et au sud-ouest. La Valachie se subdivise à son tour en petite Valachie à l'ouest de l'Olto, et grande Valachie à l'est. Le territoire très fertile et souvent comparé pour sa richesse à celui de la Lombardie, desservi naturellement par le Danube et les fleuves qui descendent directement des Karpathes à la mer Noire, possède en outre des chemins de fer. Par la ligne d'Iassy à la Bukovine, le Delta du Danube est relié à la Pologne et à l'Allemagne du Nord ; par la ligne d'Iassy au Pruth, la Roumanie se rattache au réseau russe. Enfin, par un pont jeté sur le Danube à Giurgiu elle est en voie de se relier à la ligne turque de Varna.

Les Moldo-Valaques ont une histoire moins glorieuse que celle des Serbes ; mais ainsi que nous l'avons dit, ils ont été mieux servis par l'unité de langue et de religion, et ils ont de beaucoup pris les devants.

Des colonies latines, fondées par Trajan au nord du Danube sur le territoire dévasté et dépeuplé des Daces, prospérèrent rapidement. Mais bientôt elles furent refoulées dans les Karpathes, par l'arrivée successive des Goths, des Huns, des Avars, des Bulgares et des Mongols. C'est seulement au XIII^e siècle qu'une partie des Roumains, conduits par le Voïvode Négro-Vod (Radoul-le-Noir) redescendent sur les bords du Danube et fondent la principauté féodale et élective de Valachie. D'abord tributaire de la Hongrie, elle passe sous la suzeraineté de Mohammed I^{er} en 1421. Les Turcs s'emparent des forteresses du Danube, et, pendant les siècles suivants, la Valachie et la Moldavie deviennent le théâtre des luttes des Turcs contre la Hongrie, la Pologne et la Russie. C'est du XVIII^e siècle jusqu'au traité d'Andrinople,



ABRÉVIATIONS
 Al : corps serbe Alimpic.
 Z : " " Zsch.
 Tch : " " Tschernatof.
 L : " " Letschanin.

DANUBE

SLAVONIE AUTRICHIENNE

SAVE

Semlin

BELGRADE

DANUBE

HONGRIE

Orsova

VALACHIE

DANUBE

SERBIE

Zvornick

BOSNIE

Al.

Kraguiewatz

S. MORAVA

Paratzin

L

widdin

BULGARIE

Alexinatx

Tch

Novibazar

Z

wichgrad

HERZEGOVINE

Chemin

MONTENEGRO

Pristina

de fer de Salonique

Sofia

Chemin de fer d'Andrinople

DRINA

IBAR

MORAVA

TIMOK

que règnent en Valachie au nom des sultans les Hospodars *Fanariotes* substitués aux princes élus. Les Roumains ont conservé de ce régime un souvenir odieux. Ils ont en très peu de temps, de 1829 à nos jours, transformé leur état féodal en un régime qui leur donne aujourd'hui une véritable prospérité.

La principauté de Moldavie date seulement du xiv^e siècle. En 1386, d'autres peuplades latines descendent des montagnes sous la conduite de *Dragoch* qui est leur premier *Voïvode*. Ici la dignité de Voïvode est héréditaire dans la famille des *Dragoch*. Le dixième prince de cette famille reçut des empereurs grecs de Constantinople le titre de *despote* (seigneur). Les successeurs de ce despote furent contraints, en 1421, de subir la suzeraineté de l'empire ottoman et devinrent des Hospodars. Tributaires de Suleïman I^{er} en 1529, la Moldavie conserva néanmoins ses Hospodars héréditaires, sa religion et sa constitution. Les Fanariotes n'y furent introduits qu'à la mort du dernier descendant des *Dragoch* (1621). Depuis cette époque, la Moldavie a suivi les mêmes vicissitudes que la Valachie.

Les *Bulgares*, venus dès le V^e siècle des bords de l'Oural sur ceux du Danube, ont complètement perdu le souvenir de leurs aïeux, leur langue et leurs coutumes. Ils sont aujourd'hui Slaves, parlent le serbe et pratiquent en grande majorité la religion catholique grecque. On ne compte, parmi eux, que 60,000 musulmans et 40,000 catholiques. Ils occupent, au nombre de 3 millions d'âmes, la rive droite du Danube, de son embouchure à son confluent avec le Timók, les deux versants de la chaîne du Balkan, la plus grande partie des plaines de la Thrace, certains versants de Rhodope, de la haute Albanie et de la Macédoine.

Ils forment un peuple pacifique, vigoureux, sobre et travailleur. Depuis longtemps chez eux le régime féodal a disparu sous l'action des Turcs, et le sol est aux mains d'une multitude de paysans propriétaires. Néanmoins les Bulgares, à leur tour, éprouvent le besoin d'indépendance, et ce sentiment grandit au spectacle de la prospérité des Roumains et des efforts des Serbes : il s'est fait jour, dans ces dernières années, à propos d'une grave question de religion. Les Bulgares repoussent le clergé grec soumis à l'autorité du Patriarche de Constantinople, et demandent la constitution d'une Eglise nationale et indépendante. C'est un premier essai, dans lequel ils ont réussi par leur union et par leur persistance ; et les voyageurs qui ont pu les étudier depuis pensent qu'ils accepteraient volontiers le gouvernement d'un prince russe, si celui-ci consentait à se faire Bulgare.

Tel est l'état des peuples soumis, depuis plusieurs siècles, aux Ottomans. Il est manifestement le résultat du caractère très particulier de cette domination. Contrairement aux procédés employés par les Romains pour asseoir leur empire, les Turcs ont laissé aux nationalités vaincues les éléments qui précisément les constituent : la religion, la constitution de la famille et l'assiette de la propriété. A l'époque de la conquête, les propriétaires du sol mis en demeure d'embrasser l'islamisme ou d'être rangés parmi les raïas, de descendre à l'état de colons attachés à la glèbe, se sont en grand nombre

faits musulmans. Mais ces conversions forcées n'en ont pas pour cela fait des Turcs. Ces musulmans de fraîche date ne sont pas devenus polygames, n'ont rien changé à leurs rapports avec leurs compatriotes, et à la faveur de cet écran entre les Pachas et la masse des populations, les raïas se sont consolés de la servitude en se rattachant de toute leur force aux mœurs et aux coutumes nationales. Il s'est donc passé, sur le sol de la Turquie, pendant une suite de siècles, quelque chose d'analogue à ce qui se passe en Algérie. La nationalité arabe n'a pas encore été atteinte et on la retrouve intacte en toute occasion, parce que l'autorité française a sagement laissé debout les assises de cette nationalité : la propriété indivise, la constitution féodale de la tribu et l'islamisme.

Il faut toutefois noter une différence capitale entre les manières d'être des conquérants. En Algérie, et en présence de la nationalité arabe refoulée sans la modifier, la France se présente avec la supériorité de l'acquit dans le travail et l'application des arts. Cette supériorité ne manque pas de frapper les Arabes, il dépend d'eux de s'en assurer les bienfaits ; et ils ne peuvent accomplir cette évolution sans se rapprocher des Français.

En Turquie, au contraire, le conquérant s'est réfugié dans la spécialité des emplois et des fonctions ; il n'éprouve que répulsion pour le travail agricole, industriel ou scientifique et il achève de se dégrader par la polygamie qui ne peut convenir à des sédentaires, sous le climat européen. Les raïas, pendant ce temps, ne peuvent rendre leur situation tolérable que par un travail intelligent et assidu, des mœurs excellentes ; et ils appellent de tous leurs vœux les perfectionnements matériels que seuls les Francs peuvent leur apporter. Aux ressentiments de vieille date, les temps actuels voient donc s'ajouter chez les raïas le mépris qui s'attache à l'infériorité intellectuelle du maître : et il n'est point de domination qui survive à ce dernier sentiment.

Quant au *terrain* de la Turquie d'Europe, considéré au point de vue des opérations militaires, il faut noter en premier lieu que sa frontière la plus menacée est celle du nord, où le gouvernement ottoman a tout à la fois de puissants voisins, la Russie et l'Autriche, et de dangereux sujets, les Roumains et les Serbes. En compensation, cette frontière est couverte en partie par le Danube, le plus grand fleuve de l'Europe centrale, et par la chaîne des Balkans, plus au sud, formant une seconde et bonne ligne de défense.

A la gauche, les Balkans aboutissent au massif du Schardag, d'où se détachent : vers le nord-est, les Alpes Dinariques, allant rejoindre les Alpes Juliennes au Mont Bittoray sur le golfe de Quaderno dans l'Adriatique ; vers le sud, le célèbre Pinde ou les Alpes Helléniques allant terminer la grande chaîne des Alpes au cap Matapan, extrémité méridionale de la Morée.

Ces trois chaînes principales, Balkans, Dinariques, Pinde, avec massif central du Schardag, déterminent les grands bassins et les vallées qui fournissent les meilleures voies de communication et, en conséquence, les lignes d'opération des belligérants actuels et futurs.

Les plus importants bassins, après celui du Danube même, sont

formés par les affluents ou sous-affluents de ce fleuve, qui tous descendent de hautes montagnes. Ce sont, en allant de l'occident à l'orient, la Save qui, avant de se jeter dans le Danube, à Belgrade, reçoit : l'Unna, limite partielle entre l'Autriche et la Turquie, le Wrbas, le Bosna, la Drina, la Tamnava, la Kolubara. La Drina forme la frontière entre la Serbie et la Bosnie. Après la Save, vient la Morava, se jetant dans le Danube après avoir traversé toute la Serbie centrale; dans sa partie supérieure elle se divise en petite et grande Morava; plus loin vient le Timok, qui se jette dans le Danube un peu au-dessus de la forteresse turque de Widdin, dont le cours inférieur forme la frontière orientale de la Serbie entre cette principauté et la Bulgarie; l'Isker, le Wid, la Jantra, le Lom, le Tiban arrosant aussi la Bulgarie. Les plus importants de ces cours d'eau dans la guerre actuelle comme dans les précédentes entre la Turquie et la Serbie sont la Drina, à l'aile droite (du front serbe), les Morava et l'affluent l'Jbar au centre, le Timok à l'aile gauche. C'est par ces vallées, ainsi que par le plateau de Sofia et Prishtina, que passent les principales lignes de communications entre les deux pays.

Le versant du sud, dans la mer Egée ou dans l'Archipel, n'a que des cours d'eau de moindre dimension. Le plus important pour nous est la Maritza, le long duquel court la voie ferrée de Constantinople à Belgrade, par Andrinople, Philopoli, Sofia, Nissa et la Morava, ligne s'arrêtant aujourd'hui à *Sarembey*, au pied méridional de la chaîne des Balkans, non loin du défilé dit Porte de Trajan.

Une autre vallée importante au même titre est celle du Wardar, suivie par la voie ferrée allant de Salonique aussi à Belgrade par Uskub, Prishtina, Novibazar et le centre de la Serbie. Actuellement cette ligne s'arrête à *Mitrowitza*, entre Prishtina et Novibazar.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ MILITAIRE FÉDÉRALE DES OFFICIERS.

Le comité central a adressé aux diverses sections des cantons et des divisions d'armée la circulaire suivante :

Lausanne, le 9 août 1876.

Chers frères d'armes. — Donnant suite à notre circulaire du 12 mars dernier, nous avons l'honneur de vous aviser que l'assemblée générale des délégués des sections de notre société est convoquée par la présente pour le dimanche 20 août 1876, à neuf heures du matin, à Herzogenbuchsee.

Ordre du jour :

- 1° Délibération sur le projet de statuts de la Société.
 - 2° Mesures financières.
 - 3° Propositions des sections
 - 4° Propositions individuelles
- } qui auront été préalablement annoncées au comité.
- Tenue de service en casquette.

Nous vous assurons, chers et fidèles confédérés, de notre entier dévouement.

Au nom du comité central de la société militaire fédérale des officiers :

Le président, LECOMTE, col. div. Le secrétaire, NEY, 1^{er} lieutenant.

NB. Les instructions pour le local de la réunion seront données à la gare, à Herzogenbuchsee.